

CARNET D'ÉTUDE

ÉCOLES DE JULES FERRY A NOS JOURS EN PYRENEES BEARNAISES



L'école de
Laruns

VILLES
& PAYS
D'ARTS
& D'HISTOIRE

SOMMAIRE

LES PREMIÈRES ÉCOLES DE LARUNS	3
LE CONTEXTE HISTORIQUE	5
LA NOUVELLE ÉCOLE	6
SOUVENIRS D'ÉCOLIERS	7
LE CHOIX DE L'ÉCOLE-MAIRIE	8

Le Pays d'art et d'histoire Pyrénées béarnaises étudie et valorise l'architecture du quotidien depuis plusieurs années.

Un projet de valorisation de l'architecture scolaire a ainsi été mené en lien avec les Villes et Pays d'art et d'histoire et la Direction Régionale des Affaires Culturelles de Nouvelle Aquitaine. Une étude historique, urbaine et architecturale a été confiée au Cabinet Lavigne, Architectes Associés et complétée par les recherches du service sur plusieurs écoles : Gèronce, Arette, Pondeilh à Oloron sainte-Marie, Laruns, Lasseube et Arudy.

Couverture Illustration d'une salle de classe -

tableaux auxiliaires Delmas

Textes : Alix Bastian

Maquette Fabrice Héricher d'après
DES SIGNES studio Muchir DescLOUDS
2018

LES PREMIÈRES ÉCOLES DE LARUNS

La maison Guindey

Achetée au début du 20^e siècle, la demeure Guindey située au sud du bourg accueille la maison communale, l'école des filles et la maternelle.

Pierre Guindey était commis de la Marine et dirigeait une équipe de bûcherons spécialisés dans l'abattage des arbres de haute futaie qui servaient de mâts pour les vaisseaux de la Marine royale.

Son fils Jean-Baptiste, s'illustre en tant que maréchal des logis, hussard français lors des guerres napoléoniennes et officier de la légion d'honneur en 1813.

Le bâtiment abrite aujourd'hui les bureaux de l'ONF et la Régie municipale électrique et une partie des services techniques de la ville.

Simon Ambielle *«Moi je suis allé à la maternelle dans cette maison. (...) ma mère, elle est allée à l'école des filles. Ma maman a vu l'école de Laruns se construire. Elle se rappelle quand elle était gamine, quand il faisait beau, elle montait là où il y a cette nouvelle école. C'était une énorme plate-forme, c'était une forêt et quand il faisait chaud les enfants s'amusaient. Il y avait plein d'arbres, il y avait beaucoup de platanes, de chênes(.. ..). C'était un terrain de jeu et après en 1936, ils ont fait ce jardin, le monument aux morts dans le jardin de cette maison Guindey. »*

Jean Duisabeau *«Tout d'abord, l'école maternelle. Elle n'était pas très loin de chez nous. Le plus souvent, c'est ma grand-mère qui m'y accompagnait. Mes parents étant instituteurs, ils étaient déjà partis pour préparer la classe.(...) L'école maternelle occupait le rez-de-chaussée de la face Nord du Château de la mine, aujourd'hui, se sont les bureaux des services technique de la commune.*



La cour de récréation s'avancait vers le monument aux morts. A ce niveau de la scolarité, les récréations étaient longues. Il fallait s'occuper (...) La personne qui a marqué le plus de générations d'enfants était Madame Mounaut, l'assistante maternelle. Elle était gentille, bienveillante et dévouée. Elle participait aux activités de la classe, elle soignait nos « bobos » et surtout, elle nous réconfortait.

La scolarité n'étant pas obligatoire avant l'âge de 6 ans, seuls les élèves qui habitaient le centre du village fréquentaient régulièrement l'école maternelle, « Ceux qui demeuraient à Pon ou à Espalungue étaient moins assidus. (...) »

Une école dans la mairie

Simon Ambielle *« Après moi, je suis venu ici à la mairie actuelle en 1958 - 1959 nous étions 50 gosses pour un seul instituteur vous vous imaginez ! Attention tu recevais de ces coups de règles sur les doigts. Il y avait 2 classes et on était 50 élèves. Moi je suis resté 2 ans ici, on l'avait rejoint après le CP... Elle était tellement vieille cette école. Le plancher branlait comme le diable. Quand on avait un crayon qui tombait, il y avait des espaces comme ça..., adieu le crayon et le porte plume. Ça tombait dans les oubliettes »*



René Haure « A cette époque, (dans les années 30) à Laruns, l'école des garçons était située à l'emplacement actuel de la mairie et l'école des filles se trouvait derrière le monument aux morts. (...) Je suis entré au cours élémentaire en 1931 j'avais alors cinq ans. Il y avait trois classes : les petits, les moyens et les grands. Le jour de la rentrée, on nous distribuait un porte plume, un pot d'encre, des crayons, un aiguiser-crayon, une gomme et un cahier avec des lignes. Quand on passait chez les moyens, en plus, on nous donnait 3 livres : le livre rose, le livre bleu et le livre lisons.

Il est important de savoir qu'à cette époque là, il y avait de grands travaux dans les montagnes. Ça amenait beaucoup de main d'œuvre étrangère, (...) et les enfants des ouvriers étrangers venaient à l'école pour apprendre le français. A l'école, nous avions interdiction de parler le patois (...) Nous portions tous des tabliers noirs. (...). Aux pieds, nous portions des galoches en guise de chaussures.

Le matin, lorsque nous arrivions à l'école, notre maître vérifiait si nos mains et nos oreilles étaient propres. Il vérifiait aussi si nous avions des poux (...)

A l'école, nous devions presque tout apprendre par cœur, les tables de multiplication, les poésies, les noms des départements, les fleuves, les canaux et compagnie !(...) »

Portraits d'instituteurs, propos recueillis par Sophie Delie

« Il y avait une maîtresse très gentille, Melle ILLAREGUY, elle était jolie comme tout. On était tous amoureux de notre maîtresse, elle était basque on revenait »

« Là bas, il y avait des instituteurs sévères (...) ils te tiraient les petits cheveux, ça fait mal ça, ils étaient très méchants (...) Il y en avait un, il t'emmenait chez lui quand l'école était fermée, pour te punir tu allais finir ta punition chez lui, sur son balcon. Les parents ne disaient rien ! Nous non plus on disait rien, tu prenais une baffe en rentrant à la maison oui. C'était dur quand même quand on y pense...

« (...) on avait des granges là-haut, elle savait que l'on avait des noisetiers; elle m'avait commandé. Elle m'avait dit, je sais que ton père il va à telle grange, elle s'appelait Pouey, tu vas lui dire qu'il me ramène une baguette qui aille jusqu'au fond de la classe. (...), alors moi idiot, j'avais du ramener 3 ou 4 baguettes, au cas où (...) que l'on en ait une de rechange, pour pouvoir taper sur la tête de ceux qui étaient au fond de la classe. Alors moi je m'étais fait mal voir par les camarades (...) Mais on me l'avait commandé, tu avais intérêt à obéir.

LE CONTEXTE HISTORIQUE

La population de Laruns augmente fortement au début du XXème siècle, elle passe de 1816 habitants en 1911 à 2418 en 1921.

La nécessité d'augmenter la capacité des équipements et de mieux accueillir les élèves va s'imposer. Par ailleurs la ville engage sur cette période des travaux d'embellissement et d'aménagement : la place, les halles, la mairie, un nouvel établissement thermal, l'église, les fontaines et abreuvoirs et lavoirs publics dans les quartiers. Un grand chamboulement dans le village.

Durant l'entre-deux guerres l'enseignement primaire voit l'absentéisme se faire de plus en plus rare et les guerres scolaires s'apaiser. De nouvelles mesures visent à unifier l'enseignement et à l'élargir au plus grand nombre : en 1924, le programme est commun pour les garçons et les filles, en 1930, gratuité des classes secondaires et 1932 l'Instruction publique devient l'Éducation nationale.



L'existence des écoles est due à l'intervention ministérielle par le biais de l'organisation du concours national pour fournir des plans-modèles, la Commission d'hygiène des écoles en 1882, et les normes de construction, de mobilier et de matériel d'enseignement de 1885 à 1887.

Cet ensemble de mesures a contribué à déterminer l'architecture scolaire. Elle garde ses modèles standards, elle reste codifiée et normée. Elle demeure l'affaire de spécialistes, hauts fonctionnaires, médecins hygiénistes, architecte agréé par l'État.

Les écoles sont « communales », payées et entretenues par les communes. Celles-ci ont donc également joué un rôle important dans la mise en place des bâtiments scolaires.

La commune de Laruns va répondre positivement aux exigences ministérielles et va envisager la construction d'une école pour garçons et filles, 6 salles de classe, dans un même bâtiment.

Laruns comme la plupart des communes est incapable de financer sur ses deniers propres la construction du nouvel établissement. Elle va tout naturellement se retourner vers l'État pour en assumer le coût.

« Le conseil après examen du projet de construction du groupe scolaire approuve les plans et devis et demande une subvention de l'État la plus élevée possible. En raison de l'urgence des travaux que la commune désirerait entreprendre immédiatement le Conseil sollicite l'approbation des plans et devis par M. le Ministre ainsi que l'autorisation de réaliser le projet tout en conservant ses droits à la subvention. Vote pour la réalisation du projet un crédit de 427 000 frs lequel sera prélevé sur l'excédent disponible du budget ou fera l'objet d'un emprunt au crédit foncier lorsque les plans et devis du groupe scolaire seront approuvés et l'autorisation de commencer les travaux sera donnée. »

Et comme les subventions n'arrivent pas assez vite

« Vu le projet de construction d'un groupe scolaire, noté le 25 janvier 1930 et approuvé par le ministre à l'instruction publique en tant qu'autorisation de commencer les travaux par anticipation à l'octroie d'une subvention sollicitée par la commune. Vote sur les fonds libres provenant de coupes extraordinaires de bois réalisées et à réaliser en 1931-1932 pour la réalisation du projet, la somme de 452 332 francs et 6 centimes et confirme la demande de subvention ».

Le projet

Malgré des sources iconographique et documentaire lacunaires, on sait que le site d'implantation de l'école a paru évident. En effet la commune semble posséder un terrain proche du centre du village, attenant à l'école des filles dont il constituait la cour de récréation.

La commune de Laruns choisit son cabinet d'architecture, il s'agit de Geiss et Maussier Dandelot. C'est un cabinet qui a déjà travaillé dans des territoires de montagne puisque Maussier Dandelot a notamment construit le refuge de Pombie.

Les entrepreneurs sont eux aussi originaires de la région, il s'agit de Cabanne et Loustalet.

Les travaux ont lieu entre 1932 et 1933. Le groupe scolaire est inauguré en 1933. Quarante huit invités seront présents dont deux sénateurs, M. le Préfet, Le Sous-préfet, des conseillers généraux et l'Inspecteur d'Académie.



L'architecture

Dans un contexte de séparation des sexes, chaque aile possède une entrée spécifique, une cour, un préau couvert, des toilettes, d'où une grande symétrie.

S. Ambielle « Alors, là il y avait l'école des garçons à gauche, l'école des filles à droite, on a connu ça nous ségrégation, au milieu il y avait le bâtiment des toilettes après boum tout ça ça a sauté. Et ils ont fait la cour commune et c'est là que les enfants filles et garçons se sont tous mélangés. »

L'écriture architecturale se veut sobre, sans décoration le bâtiment est très épuré. Un seul corps de bâtiment accueille 6 classes côte à côte. Il s'inscrit à l'alignement de la rue, côté Ouest, rue de Versailles, pour s'ouvrir vers l'Est, sur la rue du Port.

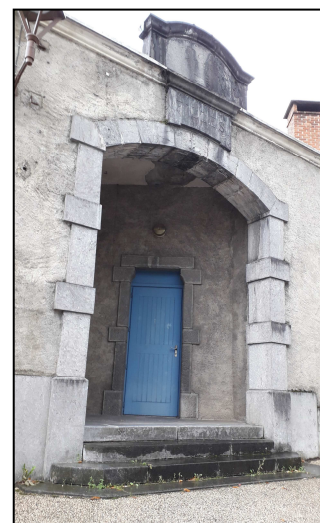
La différence de niveau entre la rue de Versailles à l'Ouest, plus haute, et la rue du Port en contrebas s'est traduite par un jeu de terrasses accueillant successivement les bâtiments de l'école, la cour, puis le jardin et le monument aux morts. L'organisation de l'ensemble participe à mettre en scène l'école, surélevée. A l'origine il y avait des plantations, dont il ne reste qu'un seul témoin.

Deux autres niveaux fonctionnels sont créés. À l'étage, se développe un grand grenier sous combles desservi par un escalier (dans la tourelle à l'angle des rues de Versailles et rue Barthègue), et par un ascenseur implanté dans le porche d'entrée côté garçons. Il permettait le stockage du mobilier dans le grenier, l'école servant pendant les périodes scolaires à l'accueil de centres de loisirs. Au niveau bas, sous les classes, un espace est prévu pour le stockage et les sanitaires.

S. Ambielle « Pendant les vacances d'été, l'école devenait une colonie de vacances des PEP. Il fallait sortir toutes les tables, et les monter au grenier. Parfois les élèves ont été embauchés pour aider. Il y avait un ascenseur dans le hall de l'entrée de l'école des garçons et cet ascenseur permettait d'accéder à un immense grenier qui faisait toute la surface de l'école. Autrement là dedans ils stockaient tous les lits qu'il fallait redescendre, les salles de classes, devenaient des dortoirs. Et après c'était les tables qui remontaient, c'était rigolo. Je les ai vu moi au moins jusqu'en 1970. »

La façade côté rue est organisée sur un seul niveau autour du porche d'entrée surmonté d'un pavillon, et dont l'encadrement est traité en pierres taillées d'Arudy. Quelques marches permettent de lier la rue au bâtiment. La porte principale, au centre de l'édifice, était destinée aux garçons, tandis que les filles utilisaient une porte « secondaire » coté Est à l'extrémité du bâtiment. Il s'agit d'une porte monumentale avec un bel et imposant encadrement en pierre d'Arudy qui ceint le bâtiment en deux parties distinctes, surmonté de frontons et d'un toit à 4 pans et d'un clocheton.

« Le conseil maintient le prix de 1 500 francs le mètre cube de pierre de taille pour le couronnement du mur du groupe scolaire, trottoirs et portail, d'après devis et prix fournis et proposés par l'architecte dont les devis des travaux supplémentaires ont été acceptés par délibérations du 17/11/1932. »



«Le 12 juillet 1932, le conseil municipal vote l'ouverture d'un crédit de 890 frs en faveur de Mr Loustaunau Jean, marbrier à Laruns, pour confection et pose de 2 plaques en marbre au nouveau groupe scolaire de Laruns à prendre sur les fonds libres de l'exercice courant. La délibération est approuvée le 11 juillet 1934 par le sous-préfet Augustin d'Oloron.»

De larges ouvertures rythment de manière régulière la composition (deux baies par classe). L'arc de celles-ci en anse de panier est repris dans le traitement du porche. Ces grandes ouvertures permettaient aux salles de classe de recevoir la lumière de l'est et de l'ouest. Chaque côté de classe dans le sens de la longueur est percé de baies rectangulaires de 2,40m de haut, placées à 1,20m du niveau du plancher.

L'angle du bâtiment, entre les rues de Versailles et rue Barthèque est traité par une tourelle.

Côté cour, le bâtiment reprend une architecture régulière, mais la façade s'accompagne d'une galerie couverte soutenue par des poteaux béton. Les portes sont elles-mêmes relativement hautes. Certainement à l'origine elles avaient des impostes pour la ventilation. Les deux préaux existants à l'origine confortaient le caractère de symétrie du bâtiment, avec ses deux ailes en retour, tel qu'il se percevait depuis le jardin en contre-bas.

La toiture est en ardoises naturelles et comporte des épis de toit en zinc. La couverture de la galerie était en bac acier. De petites lucarnes permettent à la fois l'éclairage et la ventilation du grenier.

La cour est fermée par une grille en fer forgé et les piliers des portails d'accès sont chapeautés de boules, ce qui donne un aspect monumental.

Ce projet en utilisant le béton armé va dans le sens du modernisme, en revanche les modes de composition des façades, des toitures et des portails témoignent d'un attachement aux valeurs régionaliste et locale qui marquent les années 1920 et 1930.

Propos recueillis par Sophie Delie

Yvette Marchand « Je suis allée à l'école de Laruns, il y avait d'un côté l'école des filles et d'un autre côté l'école des garçons. Nous étions tous habillés de la même façon : un tablier noir et nos galoches aux pieds. En classe, nous étions installées à 2 par bureau, nous écrivions à la plume alors nous avions chacune un encrier et une feuille de buvard pour ne pas tâcher notre cahier.(...) Le midi nous rentrions déjeuner à la maison, il n'y avait pas de cantine à l'école. J'étais une enfant plutôt sage même si l'école, ça ne me plaisait pas plus que ça. Il fallait étudier alors j'étudiais ! Notre institutrice, Madame Duisabeau, était plutôt sévère. Elle n'habitait pas loin de notre maison et il arrivait qu'elle vienne chez nous pour nous aider à faire nos devoirs. (...) ».

Jean Duisabeau « A l'entrée au CP, tout a changé : la discipline, les contraintes, le rythme. Il fallait obéir sinon nous étions punis sur la galerie de l'école pendant les récréations. Mon père était enseignant à l'école de Laruns, il a été mon instituteur au CE1, je devais l'appeler Monsieur. Chaque journée commençait par la morale, une maxime était inscrite au tableau et le maître nous faisait une leçon dessus. En général ça parlait de politesse, de propreté, de partage et de respect des autres.

Mes matières préférées étaient l'histoire et la géographie. Les planches Rossignol me faisaient rêver (...) Tous les jours, il y avait une séance de lecture à voix haute où il était recommandé de respecter les groupes de souffle et la ponctuation. (...)



Je pense que le plus traumatisant, c'était la dictée quotidienne. Un élève était désigné pour écrire le texte derrière le tableau pendant que les autres l'écrivaient sur leur cahier du jour. A la fin de la dictée, le tableau était retourné et on corrigeait les fautes commises par l'élève avec l'aide du maître et de sa craie rouge. Si l'élève faisait plus de 5 fautes d'orthographe, il avait d'office un zéro pointé.

L'éducation physique consistait à faire des mouvements dans la cour. (...) Le jeu à la mode dans la cour de récréation, c'était les billes. On jouait également au ballon. A la fin de la récréation, à la minute précise, le directeur sortait son sifflet et tous les enfants se mettaient en rang immédiatement et en silence, sous peine de punition. (...) On cherchait à travers les programmes scolaires à renforcer le sentiment d'appartenance à notre pays, c'est pourquoi les enseignants interdisaient aux enfants de parler béarnais ou basque.

Les grandes vacances se déroulaient du 14 juillet au 1er octobre. A partir de 1940, l'association des Pupilles de l'Ecole Publique organisait dans les écoles des colonies de vacances pour permettre aux enfants issus de familles modestes de connaître un environnement différent de leur cadre de vie habituel.

Alors, une semaine avant la fin de l'année, les employés municipaux devaient vider les classes pour installer des dortoirs. (...) »

« CHACUN DE NOUS SE SOUVIENT AU FOND DE LUI-MÊME DE SA PREMIÈRE ÉCOLE, ET CE SOUVENIR L'ACCOMPAGNE ENSUITE TOUTE SA VIE »

Daniel Kahane, architecte

LE PAYS DES PYRÉNÉES BÉARNAISES APPARTIENT AU RÉSEAU NATIONAL DES VILLES ET PAYS D'ART ET D'HISTOIRE

Le Ministère de la Culture et de la Communication, direction générale des Patrimoines, attribue l'appellation Villes et Pays d'art et d'histoire aux collectivités locales qui animent leur patrimoine.

Il garantit la compétence des guides et des animateurs du patrimoine et la qualité de leurs actions. Des vestiges antiques à l'architecture du XXI^e siècle, les Villes et Pays d'art et d'histoire Mettent en scène le patrimoine dans sa diversité. Aujourd'hui, un réseau de plus de 200 villes et pays vous offre son savoir faire sur toute la France.

A proximité :

Pau, Bayonne, Saint-Jean de Luz-Ciboure

Renseignements:

Pays d'art et d'histoire
des Pyrénées béarnaises

CCHB—12 place de Jaca—CS 20067
64400 OLORON SAINTE-MARIE
05 59 10 35 70

alix.bastian@hautbearn.fr

CCVO—1, avenue des Pyrénées
64 260 ARUDY
05 59 05 6 77

patrimoine@cc-ossau.fr

Retrouvez-nous sur :

pah.pyreneesbearnaises.fr

ww.vpah.nouvelle-aquitaine.org

